

Ce livre est composé avec
le caractère typographique
LUCIOLE conçu spécifi-
quement pour les personnes
malvoyantes par le Centre
Technique Régional pour
la Déficience visuelle et le
studio typographies.fr

**L'ANGE
ET
LE VIOLONCELLE**

De la même autrice
en grands caractères :

TYPOGRAPHIE LUCIOLE 18

L'Ange et le violoncelle

Les Quatre Gars

CLAIRE RENAUD

L'ANGE
ET
LE VIOLONCELLE



© Fleuve Éditions, département
d'Univers Poche, 2020.

© À vue d'œil, 2020, et 2026
pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0896-8

À VUE D'ŒIL

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

www.avuedoeil.fr

À Sylvain,
À nos enfants,
À André Gaillet,
dont le père a été trouvé
dans un train.

À Jean-Marc Roberts,
« Ce n'est qu'au troisième roman
que tu sauras vraiment. »
À Xavier, qui m'a permis de savoir.

« Celui que cet ange a vaincu,
– qui avait si souvent renoncé
au combat – celui-là sort, la tête
haute, démarche droite, sort grand
de cette dure main qui l'épousa
comme pour le former.

Les triomphes ne le tentent.

Croître, pour lui : c'est être pro-
fondément vaincu par une force
toujours plus grande. »

Rainer Maria Rilke,
Le Livre d'images,
« Le contemplateur »

« Il est beau de chercher des adversaires à sa mesure, plutôt que ceux que nous avons déjà vaincus du regard avant même que d'engager la lutte. Mais il est plus beau encore de recevoir un adversaire à sa *dém mesure*, un adversaire irrésistible, car où, sinon contre lui, pourrions-nous déployer jusqu'à l'inconnu de nos forces ? »

Jean-Louis Chrétien,
Corps à corps

« Il me poussera d'autres ailes
que les anciennes, des ailes qui
pourront enfin m'étonner. »

Les Ailes du désir, Wim Wenders

1

UNE VIE ORDINAIRE

Comme chaque matin, Joseph est réveillé par le départ du train de 6 h 27 pour Nancy. La sonnerie retentit, là-bas, en contrebas, sur le quai, les portes se ferment, les yeux de Joseph s'ouvrent, là-haut, dans son petit appartement d'un immeuble qui donne sur les voies de la gare de l'Est.

Joseph se redresse, pivote, pose ses pieds à terre, les glisse dans ses chaussons et se lève.

Il n'est pas très bien réveillé, mais il

n'a pas besoin de l'être. Les gestes sont automatiques : on marche jusqu'à la cuisine, on ouvre la boîte à café, on dépose quatre cuillerées dans le filtre, une cinquième pour la cafetière, on ajoute trois verres d'eau, et on appuie sur le bouton. On en profite, en attendant que le café coule, pour enfiler l'uniforme de rigueur : pantalon gris, chemise grise, chaussettes noires, chaussures noires. Un peu d'eau sur le visage, un coup de peigne dans une tignasse broussailleuse, on en a fini avec la salle de bains.

On se sert une grande tasse, on l'avale d'un trait, on attrape son trousseau de clés, on claque la porte, on descend six étages et on est dans la rue.

Joseph ne voit pas la clarté d'un ciel, ne sent pas la douceur d'une brise, n'entend pas le chant des oiseaux. Il marche d'un pas régulier vers la gare.

La pluie ne le gêne pas, le soleil ne le réjouit pas non plus, la météo n'a aucune influence sur son moral, s'il en a un.

Joseph distingue l'été de l'hiver par les frissons qui couvrent ses bras ou les gouttelettes de sueur qui perlent à son front. Il enfile sa parka grise quand il frissonne. Il la retire quand il sue.

Joseph ne vit pas, Joseph fonctionne.

Joseph est un homme sans histoire. Elles se déploient autour de lui, elles s'accrochent à d'autres héros, elles se

servent d'autres éléments, elles glissent sur Joseph, il les décourage.

Sa vie n'est pas malheureuse. Sa vie n'est pas triste. Sa vie est vide.

Joseph a cinquante ans, un physique d'homme de la terre et des arbres qu'elle fait pousser. Il est massif, charpenté, bâti. Un grand corps, de solides épaules, une tête ronde déplumée posée directement sur son buste, sans qu'un cou, invisible, semble la soutenir. Des mains larges aux paumes rugueuses, des yeux foncés, des pieds immenses.

Joseph travaille au service des objets trouvés de la gare de l'Est. C'est à lui qu'on ramène tout ce que les gens oublient dans les trains ou sur

les quais. Le soir venu, il fait le tour des wagons vides stationnés dans la gare pour récupérer les derniers objets laissés sous les banquettes, dans les porte-bagages ou parfois même dans les toilettes. Et il arpente les quais à la recherche des étuis à guitare, des ordinateurs portables dans leur pochette, des livres abandonnés, des boucles d'oreilles orphelines.

Professionnellement, Joseph est un employé « modèle » : il est toujours à l'heure, il ne râle jamais, il prend très peu de vacances, il répertorie dans l'ordinateur tous les objets qu'il trouve, il leur accroche une étiquette avec un numéro et les range dans des étagères avec un classement efficace : appareils

électroniques, doudous, instruments de musique, sacs à main, valises pleines, il tient une comptabilité parfaite. C'est fou ce que les gens perdent et oublient. Les étagères débordent de la négligence de tous. Elles regorgent de leur indifférence. Joseph accumule des morceaux de vie, des traces d'histoires dans un dédale personnel où tout autre que lui se perdrait. Il est le maître de ces tours branlantes, l'officiant de cette drôle de cathédrale aux arcs incertains. Parfois Joseph lève les yeux vers cette voûte branlante et il lui semble que tous ces objets l'étouffent et pourraient l'écraser. Il balaie cette menace en grimpant sur une échelle et en rangeant froidement ce qui dépasse.